

tion dans un voyage à Rome, et qui est à présent prêtre catholique et professeur au collège Saint-John (Ponhain); Mme. Van Buren, fille du docteur Mott, de cette ville; le révd. E.-P. Howell, à présent pasteur catholique d'Elizabeth-Town (Nouvelle-Jersey); Miss Jones, fille du juge Jones, de la Cour Suprême, et John Brugh Livingston, écuyer de cette ville: ce dernier, depuis sa conversion, a écrit un ouvrage fort estimé sur la doctrine de la justification.

Nouvelle Orléans.—Mgr Odin, Vicaire-Apostolique du Texas, est parti pour Boston, d'où il doit s'embarquer pour l'Europe.

Mgr. Chanche est également retourné dans son diocèse, accompagné du vénérable M. Badin. Le Révd. M. J. Timon, visiteur des Lazaristes, après avoir donné à Mobile une retraite qui a produit d'heureux fruits parmi les Catholiques, et avoir prêché ensuite une retraite aux Sœurs de la charité de Nouvelle-Orléans, est parti cette semaine pour Natchez où il a dû ouvrir, jeudi dernier, une retraite pour les Fidèles de cette ville.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—On lit dans l'*Aurore*:

Singulier cas de pétrification.—Le village de Berthier vient d'être témoin d'un de ces phénomènes naturels extraordinaires qui peuvent être la source de si perpétuelles consolations pour les familles; c'est la découverte d'un corps humain pétrifié (merveilleux procédé qui s'opère dans les entrailles de la terre, encore le secret de la nature, par lequel notre fragile structure humaine se transforme en une froide et solide statue de pierre) trouvé par des gens qui réparant les fondations de l'église de Berthier, frappèrent contre un cercueil qui contenait une vieille femme, l'épouse d'un M. Morrison de l'endroit, qui avait été enterrée là 14 ans auparavant. La parfaite conservation de la tombe attira l'attention des fossoyeurs qui s'aperçurent que le corps était intact et avait subi la pétrification. Le visage était vermeil comme celui d'une femme en pleine vie mais paraissant depuis longtemps sur le retour de l'âge; les pieds avaient perdu leurs doigts, soit qu'il fussent tombés par la corruption ou qu'ils eussent été détachés par quelque accident; le nez aussi était entamé par un incrédule qui ne voulait rien croire sans faire cette épreuve. Le contour du corps est si parfaitement dans son ordre que la tension du cordon qui retenait son linceul l'a imprimé tout au tour le corps. Les ongles sont fort bien marqués sur les doigts, mais les cheveux ont disparu et la couleur du corps est fort peu altérée. On a fait des démarches pour obtenir d'en faire l'exhibition, mais un proche parent de la défunte en a pris possession. Ce sont, comme nous l'avons dit, les restes d'une Dame Morrison enterrée depuis plusieurs années dans les voûtes de l'église de Berthier. Un petit ruisseau d'eau courante filtrait sous le cercueil; c'est la cause qu'on assigne à ce phénomène.

—Des américains ont offert £400 pour le corps pétrifié dont nous avons parlé il y a quelques jours, afin de l'exhiber publiquement; mais la famille à qui il appartient s'est refusée à cette profanation et veut conserver ces restes qu'un phénomène a ainsi conservés. Nous apprenons que la pétrification se compose en grande proportion d'une roche siliceuse.

Castor.

—On nous dit qu'il doit venir en Canada, dès l'ouverture de la navigation dix nouveaux régiments qui seront stationnés le long de la frontière américaine.

Idem.

ANGLETERRE.

—Lorsque sir Robert Peel a exposé, en 1842, son plan financier devant le parlement, il s'est attaché à présenter les faits avec la plus rigoureuse exactitude, et sans s'exagérer les effets des réformes qu'il proposait. La plupart de ses espérances se sont réalisées. La taxe sur le revenu a produit la somme sur laquelle il comptait: les douanes, malgré les réductions faites dans plusieurs parties du tarif général, ont continué à donner chaque année des ressources plus élevées, et le ministère anglais espère qu'il y aura pour l'exercice qui expirera au 5 avril prochain un excédant de recette de 125 millions de francs sur les dépenses.

Le délai, pour lequel la taxe sur le revenu a été votée, expire, et il s'agit maintenant de savoir si on maintiendra cet impôt plus long-temps encore.

Deux alternatives se présentent: En conservant la taxe sur le revenu, dit sir Robert Peel dans la séance des communes de vendredi dernier, il serait possible de réduire certains impôts qui frappent plus immédiatement les entreprises industrielles et commerciales du pays, c'est-à-dire d'abaisser de nouveau les taxes à l'entrée. Une pareille mesure serait accueillie avec beaucoup de faveur par le parti manufacturier, et comme l'expérience de 1842 a donné des résultats satisfaisants, il ne serait pas impossible que le parlement adoptât une nouvelle modification des tarifs dans le sens d'une réduction. C'est le terrain sur lequel se rencontrent et se battent le parti territorial et celui des manufactures; car l'abaissement du tarif établi en principe, ébranle profondément la législation sur les céréales. Aussi, sir Robert Peel n'aborde-t-il ces questions qu'avec prudence. Il consulte adroitement la chambre, tout en laissant percer ses desirs et les opinions du cabinet. La conservation de la taxe sur le revenu, outre qu'elle permettrait de réduire quelques autres impôts, laisserait encore au gouvernement la faculté d'accroître les forces maritimes. Cet accroissement est nécessaire par l'augmentation continuelle des possessions coloniales de la Grande-Bretagne.

En 1792, dit sir Robert Peel, l'Angleterre avait 22 colonies; en 1820 leur nombre s'élevait à 34, et en 1845 on en compte 45. Cette extension prodigieuse des possessions coloniales a nécessité sans cesse de nouvelles forces maritimes. Après avoir démontré la nécessité de nouveaux ornemens, le

ministre propose d'augmenter la marine de 2,500 hommes. Ce n'est point dit-il, dans un but de guerre et d'oppression qu'on propose d'augmenter l'armée; mais uniquement pour accorder une protection plus efficace au commerce anglais.

La suppression de la taxe sur le revenu empêcherait le ministère de réaliser la réduction projetée des taxes qui pèsent sur le commerce, sur l'industrie, l'accroissement des forces navales rencontrerait également des obstacles. Voici de quelle manière les choses se présenteraient, en admettant l'hypothèse de la suppression de la taxe. Le produit du revenu fixe est estimé pour 1846 à 47,900,000 liv. sterl. Six mois de la taxe du revenu sont évalués à 2,600,000 livres, et la Chine paiera l'année prochaine 600,000 livres. Total du revenu pour 1846, 51,100,000 livres. Dans cette situation, les recettes se balanceraient à peu près avec les dépenses. Si au contraire on conserve la taxe sur le revenu, les recettes seront, au 5 avril 1846, de 53,700,000 liv. sterl.; et l'excédant du revenu sur les dépenses d'environ trois millions et demi. Sir Robert Peel prend l'engagement de réaliser cet excédant tout en augmentant la marine et en apportant des modifications dans le tarif des douanes.

—Dans la séance de jeudi, le ministre de l'intérieur, sir James Graham, a présenté un nouveau règlement concernant le paupérisme, et a dit à cette occasion qu'il y avait en ce moment en Angleterre 1 million 500,000 individus à la charge de la charité publique, et que depuis 1815 il avait été payé, pour la taxe des pauvres, plus de 200 millions de livres sterling, ou 5 milliards de francs, c'est-à-dire une somme équivalant à plus d'un quart de la dette nationale.

—M. Baring remplace, dans l'administration tory, sir E. Knatchbull; comme trésorier-général de l'armée, et lord Jocelyn remplace M. Baring au bureau du contrôle.

LA FLEUR ET LES EPREUVES.

I.

PAR l'une des plus froides journées du mois de janvier de 1820, vers midi, les passans s'arrêtaient, rue de Grenelle-St.-Germain, devant l'élégante boutique d'un fleuriste, et contemplaient, en dépit du ciel sombre et mélancolique, l'étalage enbaumé du marchand. Les fleurs réchauffées par une douce température, confondaient leurs brillantes couleurs et mêlaient leurs parfums, défiant le jaloux hiver, et appelant le prochain printemps, charnant tous les regards.

Les curieux s'arrêtaient, repartaient, se succédaient; un seul enfant, parmi eux, semblait oublier la bise et la gelée, et mettait une si opiniâtre persistance dans son admiration, qu'il paraissait être enraciné au trottoir, et attaché aux vitres de la boutique.

Cet enfant, âgé de neuf à dix ans, était assez pauvrement vêtu; son visage pâle et délicat exprimait une langoureuse tristesse; de longues boucles de cheveux blonds flottaient sur ses épaules, et encadraient gracieusement l'ovale fin et mignon de sa figure naïve: le pauvre petit tremblottait de tout son corps, et ses lèvres roses étaient agitées, autant par un frisson nerveux que par les pensées qui faisaient battre son cœur. Les arbustes exposés au public recevaient de leur jeune ami de libérales caresses; mais entre tous, un camellia magnifique fixait son attention, ses soins, son amour, disons-le, sa convoitise!

C'était un camellia du Japon, haut de trois pieds, dont les nombreux rameaux bruns chargés de feuilles vertes, luisantes, ovales, portaient des fleurs solitaires d'un rouge vif, éclatant. Les yeux de l'enfant n'abandonnaient pas ce riche arbrisseau, et au sourire qu'il lui adressait, on eût pu deviner dans sa contemplation passionnée, le touchant indice d'une vocation pour ce que le créateur a fait de plus pur, de plus joli, de plus éphémère!

La porte vitrée du fleuriste fut tout à coup poussée par une main finement gantée, et une jeune femme élégante entra d'un pas lesté et silencieux dans la boutique, qu'un domestique en livrée referma presque aussitôt.

L'enfant, toujours absorbé par sa rêverie, ne prit pas garde à l'arrivée de la belle dame, et continua de regarder les fleurs, le menton collé aux vitres.

—Avez-vous pensé à moi? dit la jeune femme, en s'asseyant dans un fauteuil que le fleuriste lui avait offert avec empressement.—Oui, madame la marquise, j'ai reçu hier toute votre commande, et un choix charmant qui vous séduira.

—Vous êtes un homme de parole, je le vois. Aussi je finirai par me ruiner chez vous.—Madame la marquise ne se ruinera qu'en aumônes; elle est si bonne.

—Pas de compliments si vous désirez ma pratique, M. Nicolàs... Ah ça, dites-moi donc, je vous prie, quel est ce joli garçon que je rencontre souvent à votre porte, et que voilà encore aujourd'hui?—C'est un pauvre enfant passionné, comme vous, pour les fleurs probablement, madame, car il vient faire ici des stations courageuses. Imaginez-vous que quand je jette devant lui quelques fleurs flétries,